MISSIONS DES ESQUIMAUX

Leur Pays, leurs Croyances, leurs Mœurs[1].



Les magnifiques découvertes de Christophe Colomb (1492-1504) furent inspirées par une grande erreur géographique : l'unique pensée de sa vie fut, non pas l'espoir de découvrir un nouveau monde, mais celui de parvenir, par un passage direct vers l'ouest, au Cathay, — nom qu'on donnait, alors, à la Chine.

Aussitôt connu, l'idéal du hardi Génois donna naissance à cet autre : le passage du Nord-Ouest, entreprise qui, pendant plus de 400 ans, devait hanter les rêves des meilleurs navigateurs — anglais, portugais, danois — et fut, enfin, couronnée de succès dans le voyage de Roald Amundsen en 1903-1906.

Insuccès, désastres, rien n'avait pu arrêter ce courant. Tout le Nord du grand continent américain, du *Canada*, fut découvert et, bientôt après, figura, pour la première fois, sur les atlas et les cartes du monde connu.

Mais, la plus belle découverte, c'est encore celle de ces membres épars de la grande famille humaine, inconnus dont on ne soupçonnait même pas l'existence et qu'on rencontra à chaque voyage et sur chaque point du pays nouveau dont on explorait seulement les côtes.

Certes, la lecture des rapports de voyage de ces hardis explorateurs est bien captivante, quand ils nous disent

(1) Cfr. L'Esquimau — *Comment il s'est adapté aux Déserts qu'il habite* : Conférence de Mgr Arsène Turquetil, *O. M. I.*, Préfet Apostolique de la Baie d'Hudson, donnée, le 30 novembre 1926, au Château Laurier (Ottawa), devant les Membres de l'Alliance Française. Plaquette in-12, de 22 pages. Éditions du « *Devoir* », Montréal ; 1927.

leur lutte contre les glaces, contre le froid intense, contre le scorbut, contre la solitude, et la nuit de trois ou quatre mois, dans ces déserts glacés, et leur surprise à la vue de la neige rouge ; mais je ne sais rien de plus senti, de plus vivant, de plus vécu que l'expression de l'étonnement — je dirai : de l'admiration — de ces hommes à la vue de l'Esquimau apparemment heureux, content de son sort, joyeux même et comme parfaitement à l'aise dans un désert qui sent la mort et en donne le frisson à chaque pas. Jamais blanc, eût-il été un Jules Verne, n'eût pu imaginer pareille lutte pour la vie en pareil milieu. 350 ans se sont écoulés depuis la découverte des Esquimaux de la Terre de Baffin, en 1676. Les travaux ethnologiques abondent, la mise en scène de la vie esquimaude sur l'écran du cinéma est parfaite, et, cependant, cette vie est encore un vrai problème pour le grand public. Que dis-je ? A chaque instant, elle étonne le Missionnaire qui a plus de vingt ans de contact et de séjour avec ce peuple.

Je ne puis donc en présenter ici que les grandes lignes, — non pas toutes — sans prétendre en faire la composante ; et j'essaierai seulement de dire comment l'Esquimau s'est complètement adapté au pays qu'il habite. Complètement : corps et âme, pourrait-on dire, car sa culture matérielle et sa mentalité sont en rapport direct, inséparable, avec la nature même du désert qu'il habite. Mais s'adapter à un milieu donné diffère entièrement de ce qu'on appelle « subir l'influence du milieu » : *subir* est passif, dénote la contrainte, exclut la note personnelle, tandis que *s'adapter* est libre, actif et dit « développement des tendances naturelles, foncières, en harmonie avec les exigences passagères ou locales, pour en tirer le meilleur parti possible ».

* * *

Les Esquimaux se donnent à eux-mêmes le nom d'hommes, *Innuit ;* au besoin, un surnom tiré de la localité désignera les différentes tribus, — comme nous dirions : Canadiens, puis Montréalais, Québecois, etc.

Nous les appelons *Esquimaux*. D'où vient ce mot? Algonquins et Esquimaux se rencontrèrent, jadis, dans le sud : ce fut la guerre. L'Algonquin l'emporta : il refoula, poursuivit son ennemi jusqu'aux déserts glacés de l'Extrême Nord, où la vie semblait bien impossible, faute de feu. L'Esquimau se fit à cette existence inconcevable. L'Algonquin exprima son étonnement par ce seul mot : *Ayaeskimeow*, il mange la chair crue. Recueilli par les Missionnaires de la Colonie, — le Père Charlevoix l'employa le premier, — ce mot fut adopté partout et remplaça avantageusement celui de *Schrœling*, de signification douteuse, que les colons danois du Groenland, explorant le sud en 1003, avaient donné aux naturels de Terre-Neuve, qui avait ensuite servi à désigner toute peuplade sauvage nouvellement découverte, et qu'on avait donné aux Esquimaux mêmes, pendant près de cent ans.

Mangeur de cru dit, implicitement, habitant des déserts sans feu. Cette notion est la seule juste, car le *Barren Land* ne comprend pas, seulement, une languette de désert de quelques milles de profond, comme c'est le cas au Labrador et au Mackenzie. Tout l'intérieur de l'Ellesmere Land, de la Terre de Baffin et du pays compris entre la Baie d'Hudson et l'Océan Arctique, en direction nord-ouest, toutes ces immenses régions sont absolument désertes et, pourtant, l'Esquimau les habite et nulle part n'habite le bois. Il était donc faux de définir l'Esquimau l'homme des rivages des mers arctiques et de décrire sa culture comme dépendant nécessairement des animaux de la mer. L'expédition de Rasmussen a pu vérifier, *de visu*, les données des Missionnaires sur ce point, corriger cette erreur et faire la distinction entre les Esquimaux des bords de la mer et ceux de l'intérieur ou mangeurs de caribous, — les deux ne faisant qu'un seul peuple, celui des déserts du Nord.

Il n'est pas facile de décrire ce désert. En été, le pays, légèrement accidenté, présente quelques monticules, arrondis par les glaciers de jadis qui, en glissant vers la mer, ont marqué les rochers qu'ils ne pouvaient emporter, comme ils emportaient le sol, s'il y en eut jamais, et qui

ont semé des moraines de tous côtés, sur les plateaux où fleurit un peu de mousse et de lichen. Entre ces ondulations de terrain, quelques vallées, — que la fonte des neiges transforme en torrents, chaque printemps — dans lesquelles aucun humus ne peut s'arrêter. On voit, cependant, çà et là, à l'abri des rochers saillants, quelques saules nains, qui ne sortent de terre que pour ramper, — aucun n'élève sa tige à plus de quatre ou cinq pouces au-dessus du sol.

On ne conçoit guère, si on ne l'a pas vu, l'aspect de ce pays en hiver : une immensité de neige, sans limite, tassée, durcie, creusée en forme de vague par le vent des tempêtes, qu'il faut couper au couteau et enlever, pour voir si on est sur la glace des lacs ou sur les rochers, gravois ou bancs de sable du pays, sans point de repère autre que quelques pierres plantées par l'Esquimau au sommet des collines, et qui font l'effet d'un point grisâtre dans le ciel, ou encore, si vous approchez de l'océan, la vapeur noire, épaisse, au-dessus de la mer — qui fume comme un vaste four à chaux en ébullition. Et vous avancez, pendant des heures et des journées entières, sans voir signe de vie, par un froid intense qui donne l'impression d'un tranchant de glace pénétrant dans la chair le long des bords du capuchon qui enserre la tête. Heureux si vous n'essuyez pas ces terribles « poudreries », tempêtes de neige fine, soulevée, projetée dans l'espace, en tourbillons épais, par l'ouragan du Nord. Alors, l'impression du danger obsède l'esprit ; alors, la tentation de s'arrêter éprouve l'énergie de volonté du plus fort.

L'étendue de ce désert, en ligne droite, de l'est à l'ouest, couvre 3200 milles. C'est dire qu'il faudrait faire plus de 5000 milles pour franchir ces distances, si on suivait la côte ; c'est dire qu'il a plus d'un million cinq cent mille milles carrés et qu'on ne compte, aujourd'hui, qu'un habitant par 100 milles carrés, — c'est-à-dire un habitant par *homestead* de 100 milles de côté, — cela, du moins, dans les territoires dont je m'occupe, au nord-ouest de la Baie d'Hudson.

Ainsi clairsemés, les Esquimaux se divisent en tribus ; et font partie d'une même tribu ceux qui vivent du même

gibier et donc portent les mêmes habits et se servent des mêmes instruments de chasse, qu'ils désignent par le même mot technique.

Anciennement, la population était plus dense ; quelques auteurs parlent de 40 à 50 mille Esquimaux en Alaska et de 30 à 40 mille au Labrador. On n'a pas de données sûres. Mais deux choses sont certaines : la première, c'est que les Esquimaux étaient plus nombreux alors, — les traces de leurs campements le prouvent — et, la seconde, c'est que, même alors, nulle part (excepté, peut-être, dans l'Alaska, qui est boisé et plus riche), il n'y eut de gros villages. Le pays est trop pauvre pour nourrir une agglomération de quelque importance. Et donc l'Esquimau, dans sa migration vers le sud, à la recherche d'un sol plus fortuné, n'avançait qu'en petits groupes ; et, à chaque rencontre avec les premiers occupants du pays, seule, son infériorité numérique le vouait à une défaite et à un recul certain. Ses voisins du bois — les Denés de l'Athabaska et du Mackenzie et les Nascopies de l'Ungawa — tous rendent hommage à sa supériorité, à sa valeur guerrière et l'appellent l'ennemi ; l'Esquimau, lui, méprise son prétendu vainqueur et le nomme, par dérision, *itkrelik* — lente de vermine.

Un peu partout, on rencontre, en plein désert arctique, les traces de campements de Tunits, race ancienne aujourd'hui disparue, dont tous les Esquimaux ont conservé un souvenir vivace. On voit l'emplacement de leurs tentes, plutôt carrées, — non pas ovales, comme celles des Esquimaux. L'endroit réservé au lit a, à peine, trois pieds de profondeur, comme s'il s'agissait d'un peuple nain. Par contre, dans la construction de leurs maisons d'hiver, on voit des pierres de dimensions énormes, qui font penser à un peuple géant. Je laisse aux érudits le soin d'étudier cette intéressante question d'archéologie ethnographique.

Ce désert, couvert de neige pendant dix mois, ce *Barren Land*, voilà le centre et comme la source de ce que la géographie canadienne appelle la zone froide de la Baie d'Hudson, — c'est-à-dire l'endroit le plus froid du Canada, car le froid ne correspond pas à la latitude, et Pôle nord,

Pôle magnétique et Pôle du froid, si on peut dire, sont trois choses bien distinctes. A des latitudes plus élevées, le froid serait moindre, même la végétation apparaîtrait quelque peu, mais les deux, trois ou quatre mois de nuit arctique seront une nouvelle et bien dure épreuve à qui doit habiter ces régions polaires. Voilà bien le pays de la lutte pour la vie : la culture et la mentalité du peuple qui a su s'adapter à pareil habitat doit refléter ces conditions. C'est ce que nous allons voir.

***

La culture esquimaude est éminemment arctique et témoigne hautement de l'adaptation parfaite de ce peuple aux déserts du Nord. Les grandes lignes en sont bien connues. La tente en peaux de bête, — les maisons de neige ou *iglu*, — les patins de glaces aux traîneaux, — la lampe en pierre qu'alimente le gras du caribou ou le lard des mammifères de la mer, — le costume spécial à l'épreuve du vent, les bottes imperméables, — le *kayak*, embarcation légère et rapide, — les instruments de chasse et de pêche qui témoignent d'une haute culture riche et variée, répondant à toutes les exigences de la vie : ces choses sont bien connues, — il suffit de les mentionner. Mais il faut noter le haut degré de perfection atteint, sur toute la ligne, dans l'exécution. Chacun des objets mentionnés est un chef-d'œuvre et dénote une compréhension parfaite du pay

A noter également que, malgré le conservatisme merveilleux qui le caractérise, l'Esquimau a su se plier aux exigences propres à chaque localité. Par exemple, la peau et le nerf du caribou, voilà l'étoffe et le fil idéal pour la confection des habits. Viennent-ils à manquer, la peau d'ours, épaisse et rude, celle du renard ou du lapin, si mince et si fragile, celle des oiseaux, dont la préparation est si délicate, les nerfs du phoque ou de tout autre animal, tout est mis à contribution et fait oublier la disette de l'élément idéal. La meilleure semelle des bottes imperméables se fait en peau de gros phoque barbu (*ground*

seal) ; mais, en cas de disette, la peau du petit phoque, du morse, de la baleine blanche ou du caribou est convertie en parchemin-semelle. La préparation diffère du tout au tout, évidemment, et on est frappé de voir que l'Esquimau travaille ces substituts, non pas d'une manière vaille que vaille et faute de mieux, mais avec un grand souci de perfection, et qu'il y réussit si bien que les jeunes, comme aussi les étrangers qui n'ont pas connu mieux, y trouvent tout le confort désiré et s'en font vite un nouvel idéal.

Cette adaptation aux circonstances n'est pas la résultante de longs tâtonnements; elle est, en quelque sorte, spontanée, instinctive. J'ai vu un Esquimau qui avait abattu deux caribous, à une journée de marche de son camp. Sa famille avait faim : il fallait lui porter des vivres, immédiatement. Pas de traîneau. Notre homme perce un trou dans la glace du petit lac voisin, y plonge une peau à l'eau, la retire, la plonge encore jusqu'à ce que le poil soit bien imprégné et saturé d'eau; puis, la tenant par la tête, pour que l'eau glisse le long du poil, il la retire et la tient hors de l'eau, verticale et droite, pendant quelques minutes. Elle gèle, rapidement, à la surface; alors, doucement, il l'étend sur la neige et la laisse au froid intense qui, en un quart d'heure, la congèle de toutes parts. Voilà le traîneau improvisé. On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

Un fait va tout résumer. En 1912, le bateau faisait escale à Wolstenholme, à l'extrémité ouest du Détroit et à l'entrée de la Baie d'Hudson. Là, on nous montre une sorte de chaloupe rectangulaire, à fond plat. La carcasse est en os de phoque, morse ou caribou, — le tout recouvert de peau de phoque — et la voile est, également, en peau de phoque. Ce bateau primitif appartient à une famille qui vient d'arriver. Voici l'histoire de cette famille. Campée sur la glace, n'ayant que le fusil et le harpon pour la chasse au phoque, elle est partie, à la dérive, sur les glaces mouvantes, et a abordé à l'Ile Mansel, à 40 milles au large. L'île est complètement déserte. L'amunition est vite épuisée; le fusil devient chose inutile; les aiguilles, dards, hameçons, tout manque bientôt. Naturellement,

pas d'allumettes. Le chasseur s'adapte à ce nouveau milieu : il retourne à l'âge de pierre, — le silex et les os taillés lui suffisent. Il passe ainsi dix ans, tout seul, se suffisant à lui-même et à sa petite famille, qui augmente avec les années. Enfin, il rêve de retourner à son pays, prépare os et cornes du gibier, s'en fait un bateau, choisit un jour de bon vent et arrive, en vrai revenant, se faire inscrire de nouveau sur le registre des chasseurs.

Pour l'Esquimau, c'est chose toute naturelle. Puissance d'observation, facilité d'adaptation au milieu, ingéniosité et énergie dans la lutte pour la vie : tout est là. Et, tout cela, c'est l'Esquimau dans sa culture arctique.

***

Voyons, maintenant, la mentalité arctique de l'Esquimau. Ce sujet est complexe, et il est délicat, car il comprend le portrait moral de l'Esquimau, le portrait de sa pensée, de son âme. On voit la difficulté du sujet par la différence d'appréciation que nous en ont laissée les explorateurs : au dire des uns, l'Esquimau primitif, suivant les instincts de sa nature, sans aucun préjugé de civilisation, rappelle l'état du premier homme sortant des mains du Créateur, tandis que, selon d'autres, aucune peuplade, si sauvage soit-elle, n'a montré autant de dégradation morale que l'Esquimau — qui, dit-on, est amoral : chez lui, la loi naturelle ferait défaut.

L'ethnologue sérieux réserve son jugement. Le Docteur Birket-Smith écrit :

— « Plus on essaie de pénétrer la mentalité esquimaude, plus on sent le côté étrange de cette mentalité ; les grandes lignes sont pourtant humaines... Il ne faut pas juger avant de connaître l'âme. Une entrevue, un court séjour ne suffisent pas. Ce sont les légendes, le folklore qui fournissent la meilleure étude psychologique. »

C'est de cette manière qu'il nous faut procéder : tableau de la vie sociale esquimaude, puis son interprétation d'après les légendes qui sont comme les statuts ou règlements de cette vie.

VIE SOCIALE. — On a vu que l'Esquimau ne peut habiter les déserts du Nord, du moins à l'intérieur des terres, qu'à la condition de s'éparpiller, un peu partout, en petits groupes nomades. Je ne connais qu'une seule localité, sur les bords de la Kazan, où réside en permanence un petit village composé d'une vingtaine de familles : il y a abondance de caribou et de poisson en cet endroit.

Les petits groupes nomades se subdivisent, jusqu'à ce que l'unité de l'ordre social se réduise à deux familles au plus résidant ensemble. Les Esquimaux, qui vivent exclusivement de la mer, peuvent et doivent se réunir, du moins à certaines époques, et former des centres de dix, quinze ou vingt familles. La chasse au phoque et au morse est ainsi plus facile. A l'automne, c'est de nouveau la séparation, l'éparpillement de tous côtés.

Deux lois résument toute l'économie sociale ainsi réduite à sa plus simple expression.

La première, c'est que chaque groupe doit se suffire, pleinement, à lui-même, sans compter sur les autres; mais aussi chaque membre doit fournir sa quote-part. Et tout est en commun, — c'est le communisme absolu : l'un des chasseurs doit-il entreprendre un voyage, il lui faut une couseuse pour prendre soin de ses habits, il y va de sa vie; alors, si sa femme ne peut voyager avec lui, celle de son compagnon l'accompagnera. Nous voilà ainsi arrivés au communisme de la femme même, — non par lubricité, mais pas nécessité.

La deuxième loi, c'est que ce petit groupe ne peut pas se charger d'aider les autres. D'où indifférence, égoïsme, défiance, soupçon, haine, — de tribu à tribu, du moins — duels, meurtres et vengeance héréditaire. Toutefois, en cas d'abondance, tout un chacun est le bienvenu, et l'hospitalilé est sacrée.

Il semblerait que, sur terre, la population étant moins dense, le chasseur trouvera plus de gibier. Mais le gibier est nomade; et, s'il manque à un endroit, le chasseur affamé doit faire des centaine de milles, avant de rencontrer un parent, un ami plus fortuné, qui pourrait l'aider quelque peu. Sur les bords de la mer, tel mode de chasse —

autrefois, le plus fructueux — disparaît, aujourd'hui, faute de chasseurs.

On ne doit pas s'étonner, outre mesure, de cet égoïsme et de cette défiance de tribu à tribu : l'histoire des colonisations nous dit bien que le Canada est, à peu près, le seul pays dont le gouvernement ait protégé les sauvages et où les immigrants n'aient pas fait une guerre d'extinction aux Indiens. .

Jetons, maintenant, un coup d'œil sur la vie esquimaude. Au moment de la naissance de l'enfant, la mère doit avoir son habitation à elle. Si l'enfant venait au monde dans l'*iglu* ou sous la tente qu'habite la famille, ce qui n'arrive que par surprise, il faut abandonner cette demeure. Après la naissance, la mère est séquestrée, recluse, — pendant une lune, si l'enfant est un garçon, et, pendant deux lunes, si c'est une fille. Le *huitième* jour après la naissance, a lieu la cérémonie, faite par le sorcier, de la consécration de l'enfant à un esprit protecteur et, ensuite, l'imposition du nom.

Le nom ! Pour l'Esquimau tout est là. Si l'enfant meurt avant d'avoir reçu son nom, on n'en porte pas le deuil ; si c'est une petite fille dont on veut se débarrasser, on l'étouffe avant le huitième jour, — mais l'étouffer, après qu'elle a reçu son nom, ce serait un vrai meurtre, qui crierait vengeance.

Le nom imposé à l'enfant est celui d'un parent décédé. Un petit garçon reçoit-il le nom de sa grand'mère, son père, en lui parlant, lui dira, « maman », sa mère lui dira « belle-mère », ses frères et sœurs l'appelleront « grand'mère », et lui, à l'âge de quatre ou cinq ans, dès qu'il pourra parler, dira « mon fils, ma fille », etc. L'Esquimau ne croit pas, cependant, à une réelle réincarnation de l'âme, à la métempsychose ; mais, dit-il, le mort revit par son nom, il est heureux de voir que son nom est conservé parmi les siens, et ceux ci sont heureux de perpétuer le nom de l'ancêtre qu'ils ont aimé. Seul le nom des méchants est oblitéré à jamais. Cette mentalité est, certes, bien humaine.

Après l'imposition du nom, les fiançailles, — contrat

d'achat et de vente. On verse une part du prix convenu; la balance se paiera, si les deux fiancés arrivent à maturité.

Notons encore, ici, que l'infanticide des petites filles ne se pratique que dans les tout petits groupes isolés, là où personne n'a pu entendre parler de la naissance de l'enfant ni demander la petite fille en mariage. Et donc, là encore, moins il y a de population, plus il y a danger de précipiter la dépopulation jusqu'à extinction. Par contre, on voit de grands gaillards acheter et payer d'avance l'enfant attendu, pour le cas hypothétique où ce serait une petite fille, avec l'intention d'en faire leur femme plus tard ; car, en plusieurs localités, l'infanticide des petites filles a amené le manque de femmes. Chez les Netchiliks, on citait, récemment, 138 garçons contre 66 filles; et, au Cap Esquimau, aujourd'hui même, les Missionnaires rencontrent une quarantaine de familles chez lesquelles vingt grands jeunes gens ne peuvent trouver femme nulle part. C'est, alors, la polyandrie, la lutte et, malheureusement aussi, le meurtre, suivi de vengeance.

L'éducation de l'enfant est très simple : il fait tout ce qu'il veut, personne ne le commande ni ne lui fait de reproche, mais le folklore et les traditions lui sont inculquées sous forme de récits merveilleux, qui s'incrustent en son âme et en font un vrai Esquimau

Je ne connais aucun rite spécial à l'époque de la puberté. La jeune fille revêt seulement l'habit de la femme faite, avec long capuchon sur le dos, et elle s'unit à celui qu'elle a accoutumé, dès l'enfance, de considérer comme son mari. Elle lui est assez attachée pour que, en cas de l'absence de son futur, la jeune femme assez souvent résiste, même en combattant, aux violences des libertins qui se croient tout permis. Il y a, certainement là, un point de pudeur, de droiture naturelle, intéressant à noter.

La polygamie et la polyandrie sont reçues, mais les cas en sont plutôt rares : la monogamie domine.

Le divorce est permis. J'ai vu des cas de divorce forcé, commandé par le sorcier. D'autres fois, c'est un individu qui convoite la femme de son voisin et ne veut pas de

polyandrie : alors, c'est la lutte franche à bras le corps, — et la femme appartient au vainqueur. En cas de divorce, l'enfant trop jeune pour chasser reste avec sa mère. On ne voit pas de mariage entre consanguins, — cousins, oncle et nièce, tante et neveu.

J'ai vu le cas d'un Esquimau bigame ayant, simultanément, deux sœurs pour épouses, bien que, d'ordinaire, l'affinité elle-même soit un empêchement au mariage...

Je ne parle pas de la chasse : il est évident que, sur ce point, l'Esquimau s'est bien adapté au pays.

Pour la nourriture et le sommeil, l'Esquimau, mangeur de cru, s'étonne fort de notre régime : — « Les blancs », dit-il, « ont besoin de regarder à leur montre pour voir s'ils ont encore envie ou fini de dormir ; s'ils faisaient comme nous, mangeant tant qu'on veut et tant qu'on peut, chaque fois que l'occasion se présente, ils seraient bien plus forts en voyage, ils pourraient, comme nous, marcher sept ou huit jours, au besoin, sans manger autre chose que de la neige. »

Au dire de savants danois qui ont étudié la question, l'Esquimau du Groenland mange, en moyenne, cinq livres de viande par jour. En cas d'abondance, il absorbe plus de huit livres de gras dans sa journée. En d'autre temps, comme le carnivore, il part à jeun, le matin, —, se bourre, s'il tue du gibier, — et jeûne, s'il n'attrape rien. Cela est vrai de tout Esquimau.

Toute maladie relève, uniquement, du sorcier. Les herbes médicinales sont inconnues, faute de végétation. Mais la chirurgie est fort en honneur : couper, ouvrir et lancer les abcès et tumeurs de tout genre, même les plus profonds, sans stérilisation des instruments, sans anesthésiques, ni antiseptiques, ni pansements, ni bandages, — tout cela est d'usage fréquent. S'il faut favoriser un écoulement, la peau de souris sert d'émollient et remplace le drain.

Le rôle de sorcier-médecin est de découvrir la faute qui a excité la colère de tel esprit et causé ainsi la maladie. Cela fait, il ne prescrit rien, mais il proscrit beaucoup au coupable. La vie de l'Esquimau est toute faite de ces

défenses ou *taboos*, dont un grand nombre a pris naissance au traitement des maladies.

Il faut dire, toutefois, que le climat est sain et que l'Esquimau qui vit sa vie primitive ne connaît guère les maladies organiques; tout se réduit, chez lui, à soigner quelques cas de contusion, fractures ou blessures quelconques...

A la mort, nous voyons réapparaître l'idée qui a prévalu à la naissance. Le malade ne doit pas rendre le dernier soupir dans la tente ou dans l'*iglu* qu'on habite; si la chose arrivait, à l'insu de tout le monde, il faudrait abandonner cette habitation. On craint l'impureté légale qu'on contracte en touchant un cadavre. Toute la famille, toute la tribu même doit faire pénitence et jeûner 24 heures, à la première nouvelle du décès d'un de ses membres.

Où l'Esquimau a-t-il pris cette notion de souillure inhérente à l'âme, qu'il faut craindre et expier, à la naissance et à la mort, — c'est-à-dire, quand l'âme entre en ce monde ou en sort pour un monde nouveau? Où a-t-il pris, surtout, l'idée de l'expiation de cette faute? Il y a plus : Qui lui a enseigné la valeur de la solidarité dans l'expiation, l'un expiant pour la faute d'un autre? Où a-t-il pris ses rites observés à la naissance (je parle de la réclusion de la mère et de l'imposition du nom au huitième jour, etc.)? Ce sont là des détails dont ni le climat, ni les exigences de la chasse, ni l'imagination populaire ne peuvent expliquer la parfaite concordance avec les rites judaïques. Ce peuple porte donc en lui des traces de contact avec d'autres peuples; il n'a pas toujours été seul, isolé des autres, il n'a pas toujours habité l'Extrême Nord.

Lorsque les Esquimaux, feuilletant les « *Missions Catholiques* », rencontrent des photographies d'Esquimaux, ils en sont tout heureux. « Où demeurent-ils? Comment s'appellent-ils? » Voient-ils un Chinois ou un Japonais : — « Tiens, un Esquimau habillé autrement que nous autres : où est son pays? » Ils ne croiront pas qu'il s'agit d'un peuple différent du leur.

D'ailleurs, ne portent-ils pas la tache mongole et n'ont-ils pas les yeux en amande? Et, s'ils viennent d'Asie, bien

des siècles ont dû s'écouler depuis leur première migration : ils ont eu le temps de se faire, complètement, à leur habitat actuel.

***

Un dernier point nous reste à voir, brièvement. C'est le plus important, à savoir : la mentalité dans le *folklore*, le point de vue duquel l'Esquimau envisage et résout le problème de la vie.

Le folklore est un moyen puissant d'unité de vue, d'observance et de conservatisme. Il montre aussi le fond de l'âme. Les récits du folklore esquimau sont, à la fois, des souvenirs descriptifs et des épilogues instructifs.

a) On y voit, par ordre d'importance, premièrement, le souci de réussir à la chasse. Il y avait, une fois, un chasseur qui ne revenait jamais bredouille : avec force détails, on décrit sa maison regorgeant de viande, tous les membres de la famille gros et gras, vêtus de beaux habits neufs, heureux dans un *iglu* où la lampe ne s'éteint jamais et où le chant du *yayaya,* à cœur de jour, redit le bonheur de tous. Voilà l'idéal.

Et voici l'antithèse : au temps jadis, un tel ne prenait jamais rien à la chasse, — *iglu* obscur et glacé, faute d'huile ou de gras pour la lampe, et la famine qui torture les enfants en lambeaux, car il n'y a ni peau ni nerf; on n'y entend que le cri : « J'ai faim, j'ai faim », — c'est le comble de la misère.

Ce thème parle à l'enfant. L'ambition, le désir d'être grand chasseur naît et grandit naturellement chez lui, lorsque, chaque soir, il s'endort, l'imagination pleine de ces récits merveilleux que sa grand'mère raconte, à la veillée, quand chacun s'apprête à dormir. Le lendemain, à son réveil, il interroge son aïeule : — « Grand'mère, qu'est-il donc arrivé à ce chasseur dont tu parlais hier soir? — Mon petit fils, ce chasseur-là suivait toutes les ordonnances, les us et coutumes établis par les déesses de la mer; aussi rien ne lui manquait, rien non plus ne pouvait lui nuire. » Et la bonne vieille de détailler ces

observances ayant trait à la naissance, à la chasse, à la mort, etc., etc. Et l'enfant boit ces enseignements, au premier éveil de son imagination : il sera Esquimau.

Ce thème parle aussi vivement à la femme, qui rêve d'un mari bon chasseur : avec lui, elle voit sa tente et son *iglu* pleins de confort et de bonheur. Qu'il sera doux d'entendre les cris joyeux de ses enfants jouissant de la vie !... Mais aussi combien redoute-t-elle d'être unie à un chasseur maladroit, malchanceux, malade, impotent ou trop vieux.

Puis, ces deux thèmes (du bon et du mauvais chasseur) se développent en double excès. Le bon chasseur devient l'homme fort, le géant, le sauveur de la race, à chaque fois que tout semble perdu ; mais, bientôt, ce fort, ce géant, ce sauveur abuse de sa supériorité et de son prestige, — il devient cruel, brutal, meurtrier. Son existence est, alors, un danger pour les autres : on conspire en secret contre lui, on le tue. L'enfant oubliera-t-il jamais ces premiers aperçus sur la vie, les seuls qu'il ait reçus à la maison paternelle ? Sans doute, on l'a mis en garde contre l'excès ; mais on lui apprend aussi à se défaire d'un tyran, au besoin.

Le tableau du mauvais chasseur s'accentue, lui aussi. La misère devient telle que la vie n'en vaut plus la peine. Alors, il a recours, soit au suicide, soit au meurtre par cannibalisme. Or, le cannibalisme fait horreur ; et donc, pour l'éviter, on se débarrasse à temps de ce malheureux. Se tuer ou être tué : voilà l'alternative pour lui, à moins qu'il ne réussisse à se concilier les grâces de quelque génie bienfaisant et ne devienne sorcier. Alors, tout change de face : c'est l'abondance, l'estime, l'admiration de tous. Aucune femme n'en voulait ; maintenant, apparaît l'amour pratique, égoïste, — les épouses infidèles le recherchent, pour s'attirer ses faveurs, et les maris n'osent rien dire, car ce nouveau sorcier n'assure-t-il pas le bonheur dans le camp ? D'ailleurs, lui résister serait résister à l'esprit qui le protège... La leçon ne s'oubliera pas : les sorciers feront nombre.

Autre développement de ce thème. En cas de disette,

tout individu, qui apporte des vivres ou, seulement, des bonnes nouvelles du gibier, est reçu à bras ouverts, comme un sauveur : la reconnaissance se traduira par les mêmes excès déjà signalés, — il est comme le père de tout le monde, il a droit à tout. L'idée est faite : le communisme de la femme, signalé plus haut, a passé dans les mœurs, — on n'y voit plus de mal. Mais, c'est l'envie seule de vivre envers et contre tout qui a créé cette mentalité : on ne voit jamais la glorification de la lubricité.

b) Deuxièmement, le folklore montre le souci des intérêts de l'âme. La religion peut paraître comme reléguée au second plan, au service des intérêts matériels. Mais il ne faut pas croire qu'elle soit une chose de luxe, de fantaisie ou de simple opportunisme : elle fait partie intégrante de cet ensemble d'impressions, d'idées, de points de vue qui constituent la mentalité esquimaude.

L'Esquimau païen a une religion, puisqu'il croit fermement à l'immortalité de l'âme et à une sanction morale dans l'autre monde. Sans doute, absorbé tout entier par les préoccupations de la chasse, privé de lumières surnaturelles, l'Esquimau rêve pour son âme d'un paradis matériel où abonde le meilleur gibier, où le succès à la chasse est assuré sans labeur. Ce rêve s'explique fort bien avec le milieu dans lequel il vit. Puis, voici l'enfer matériel : pays de désolation, de famine, ni vivres, ni habits, ni lampe, et toujours à la poursuite d'un gibier insaisissable, — sorte de supplice de Tantale. Il y a bien là l'idée d'une sanction ; mais s'agit-il du bien et du mal moral, — ce qui revient à dire : l'Esquimau a-t-il une loi naturelle, éthique, une morale ?

Il faut dire d'abord que, partant du point de vue matériel, l'Esquimau développe ce point de vue avec une rigoureuse logique. Ira au paradis de chasse celui dont la vie est conforme au bon plaisir des deux déesses du gibier de terre et du gibier de mer. Or, celui qui, dès ici-bas, est bon chasseur jouit évidemment des bonnes grâces de ces divinités. Le succès à la chasse est donc le signe d'une bonne vie, comme l'insuccès est la preuve d'un désordre moral, et cela au point de vue religieux même ;

car, enfin, la religion n'est autre chose que l'ensemble des rapports de l'homme avec la Divinité, et l'objet des actes de religion est de plaire à la divinité, de se guider d'après son bon plaisir. Or, bien que partant d'un faux principe, l'Esquimau suit sa raison pour guider sa chasse au gré de son dieu (1).

Le succès à la chasse n'est pas constant, même dans la vie du meilleur : c'est donc qu'il y a eu faute, qui déplaît à la Divinité, ou encore qu'il y a intervention actuelle de génies malfaisants, — car l'Esquimau admet le double principe du bien et du mal. Aussi, les actes de religion tendront à se concilier les bons esprits, à s'en faire protéger, et à écarter les mauvais. Et donc la Divinité n'est pas inaccessible, — le sorcier est renommé pour ses voyages à la lune et au fond de la mer — elle est même coercible : on peut la forcer à agir par des formules, des rites sacrés, des fétiches ou des amulettes. L'amulette diffère du fétiche en ce qu'elle doit être sous la main et que sa seule présence agit, même à l'insu de celui qui la porte; les deux, fétiche et amulette, agissent par homéopathie, — porter une patte de lièvre donne de la rapidité au mouvement, se munir d'un nez de renard assure le flair et guide sûrement vers le gibier, etc., etc.

Le mauvais génie, lui aussi, est accessible, mais seulement avec l'aide d'un génie protecteur; et, au lieu de

(1) Je puis ici ouvrir une parenthèse, pour répondre à une question qu'on m'a souvent posée, à savoir . — « L'Esquimau païen a-t-il jamais eu l'idee, vague du moins, du vrai Dieu créateur et souverain Maître de tout, et bon par essence? » (Il ne s'agit pas ici, évidemment, de Dieu fin surnaturelle de l'homme.)

Je ne puis donner de réponse directe à cette question, mais je n'oublierai jamais l'émotion que me causa cette réflexion d'une femme encore païenne, au sortir d'un catéchisme : — « Oh! je m'en doutais, pourtant, qu'il y avait un Dieu bon. Deux fois, dans l'excès de ma misère, j'avais crié de toutes mes forces : *Il doit, pourtant, y avoir quelqu'un qui ne fait pas mal; où est-il? qu'il m'entende, celui-là.* Je pensais à un esprit fort, plus fort que les autres, mais bon ; je l'aimais, sans savoir qui il était ; il me semblait le voir, j'avais tant besoin de lui. »

Qui osera dire que cette femme a été la seule que sa raison naturelle élevait ainsi vers le *Bon* Dieu ?

l'apaiser, de se le concilier, on lutte avec lui, on le force à se retirer, on le tue même. J'ai dit : avec l'aide du génie protecteur, — ce serait donc que le bon principe l'emporte sur le mauvais.

Par ce qui précède on voit le rôle des sorciers :

1° Veiller à l'observation des us et coutumes établis par la Divinité ;

2° Empêcher ou découvrir les fautes, — c'est-à-dire, les manquements à ces règlements — et en assurer l'expiation par la confession et la pénitence ;

3° Interpréter les omens, les augures, comme aussi les manifestations extraordinaires des forces de la nature, tels que le tonnerre, découvrir les lieux sacrés, etc. ;

4° Empêcher les mauvais génies d'approcher du camp, ou, s'ils l'ont déjà fait, à l'insu de tout le monde, les faire disparaître.

Puis-je ajouter que, parmi eux, les prestidigitateurs ne manquent pas, qui se percent de couteaux, se tirent au fusil, meurent et ressuscitent, à l'instant, sans trace de blessures ? Chez les Esquimaux de l'intérieur, plus primitifs, le sorcier est choisi et député au nom de la tribu ; il jouit d'une grande autorité ; fût-il un enfant, il a la préséance sur les plus anciens, dans les repas et aux danses semi-religieuses ; il porte tonsure et ceinture, et sa parole fait loi, mais il peut démissionner à volonté. Le sorcier abuse, parfois, de son art ; et, alors, apparaît la magie noire. Il compose une sorte de monstre formé d'une tête d'ours, d'un corps de loup, d'ailes d'oiseaux, de queues de poissons, etc., anime cet être redoutable, et le lance à la poursuite de son ennemi, qui doit succomber infailliblement.

A la sorcellerie ajoutons encore quelques rites phalliques, — promiscuité sacrée — et nous avons les grandes lignes de la religion païenne. Certes, elle est si bien adaptée aux exigences de la vie du Nord, qu'elle suffirait presque à la décrire. On y voit bien que l'éthique — en quelque sorte, toute matérielle dans son objet — relève, cependant, de l'ordre moral, et la loi naturelle n'y fait pas défaut.

On a cru peut-être, en certains milieux, que la loi naturelle manquait à l'Esquimau. Tout dernièrement, je recevais une communication d'un professeur d'éthique d'une Université américaine, me disant que l'objection à la mode et, pour ainsi dire, classique à la thèse de l'essence de la moralité, c'était la coutume nationale des Esquimaux de tuer leurs vieillards, qui ne pouvaient marcher, à l'époque des migrations du printemps et de l'automne. J'ai répondu que des faits isolés ne constituent pas une coutume nationale, — que ces faits isolés ne se rencontrent qu'en cas de migration forcée, imprévue, et non pas au voyage annuel de printemps et d'automne, — qu'on abandonne mais qu'on ne tue pas les vieillards ou les malades qui ne peuvent marcher, — qu'on partage avec eux le peu de provisions qu'on a en main, — qu'on leur bâtit un *iglu* tout près de l'eau, voire même sur un lac, — qu'on perce un trou dans la glace où le malheureux pourra se traîner et prendre quelques poissons, — que les voyageurs, s'ils rencontrent du gibier à peu de distance, reviennent en hâte secourir celui qu'ils ont dû abandonner, etc.

On ne peut pas dire, non plus, que, sur le point de la morale proprement dite, l'Esquimau soit amoral. J'ai parlé de la pudeur naturelle des jeunes femmes; mais, si quelqu'un ne veut voir là qu'une exception sans valeur, il lui faut bien, cependant, admettre le fait évident qu'il y a plusieurs choses, sous ce rapport, que l'Esquimau considère comme péché réel, avec punition dans l'autre monde; et, cela, c'est de la morale. Je pourrais ajouter que l'Esquimau est, parfois, réellement scandalisé, révolté des excès de ces mêmes blancs qui lui reprochent de n'avoir aucune morale.

Le vol. — Il faut avouer que, bien souvent, la tentation de prendre doit être bien forte, dans un désert où tout manque, — où une *aiguille* vaut une fortune et sauve la vie. Ventre affamé n'a pas d'oreille; la nécessité ne connaît pas de loi. L'Esquimau a pu appliquer ces deux principes, en des cas où il ne s'agissait, pour lui, que d'assurer son confort et non pas d'échapper à la disette; mais, l'eût-il

fait maintes fois et sans scrupule, on ne peut conclure de là que la notion de justice échappe à ce peuple; il connait, fort bien et d'instinct, la malice du vol perpétré en vue de nuire au prochain.

LE MENSONGE. — L'Esquimau a-t-il volé, non en vue de nuire, mais avec l'excuse apportée tout à l'heure, il se peut que le propriétaire se fâche, quand même, et songe à se venger. Ou encore a-t-il manqué à quelque *taboo*, — et c'est souvent le cas, car toute sa vie n'est qu'un tissu de superstitions — il y a manqué par ignorance, mais il se peut qu'on juge mal ses intentions; dans tous ces cas, l'Esquimau niera le fait, sans gêne aucune et même jusqu'à croire peut-être qu'il n'y a pas faute à pécher mais, seulement, à se faire prendre. Ajoutons la force étonnante de volonté qui lui permet de refouler toute passion, — colère, haine, crainte même — au point de ne rien laisser apercevoir, au dehors; on comprendra, alors, que quelques auteurs aient pu écrire que l'hypocrisie et le mensonge lui étaient naturels, qu'il dépassait l'Oriental sur ce point. Mais, si le mensonge officieux pour se disculper est commis sans scrupule, il n'en va pas de même du mensonge pernicieux ou calomnie, en vue de faire tort au prochain; il n'y a pas un seul Esquimau qui le croie permis et s'y adonne sans crainte de punition.

Oui, l'Esquimau a une religion, et il a une morale, et il a conservé les grandes lignes de la loi naturelle; et le tout est marqué à l'empreinte des exigences du milieu dans lequel il se débat pour assurer la vie la plus primitive que l'homme ait vécue sur ce globe...

Je crois avoir mis sous son véritable jour la mentalité esquimaude — qui paraît si étrange et si contradictoire, lorsque l'on n'examine que quelques faits occasionnels. Ajouterai-je que, si l'intelligence et la volonté de l'Esquimau le mettent bien loin au-dessus de toute autre peuplade indienne du Nord-Ouest, cela est dû encore aux conditions de la vie dans l'Extrême Nord? La vie de l'Esquimau n'est pas et ne peut pas être une vie de paresse; il ne lui suffit pas de se laisser vivre au gré des événements; il lui faut observer, comprendre, s'adapter; il lui faut attention de

l'esprit, énergie de volonté, endurance, ingéniosité; et si, avec tout cela, ce peuple est d'humeur gaie, caustique même, c'est qu'il a résolu, à la perfection, le problème de l'adaptation au désert de glace où il doit habiter.

***

Avant de conclure, un simple coup d'œil sur la langue esquimaude ne sera pas en dehors de notre sujet. Que cette langue ne se rattache à aucune autre langue connue, — qu'elle soit synthétique, polysynthétique même par déclinaison et par incorporation, dans le même mot, non de plusieurs idées substantives, mais de plusieurs et de toutes les nuances et relations immatérielles de la pensée, — qu'en tout cela la langue, expression de la pensée, soit plus parfaite parce que ressemblant davantage à la pensée qu'elle exprime, — que cette langue soit hautement philosophique et fasse penser à la création du langage : cela n'a rien à voir avec l'habitat du peuple qui la parle. Mais le conservatisme merveilleux de cette langue montre bien que l'Esquimau est resté seul, isolé des autres peuples, depuis bien des siècles. Il y a quelques années, on découvrait, à Southampton Island, une tribu inconnue; ces naturels se croyaient seuls à habiter le monde, leurs légendes ne portaient nulle trace de leur arrivée en cette île mais parlaient seulement de la création. Or, après quelques minutes de surprise, ils conversaient couramment avec ceux du continent, sans effort, sans divergences notables de grammaire, de dictionnaire, d'accent même. Nous voilà bien loin du jugement de Renan sur les langues sauvages. Cet auteur voulait que, à la longue, l'éparpillement des peuples nomades cause une multitude de dialectes qui deviennent des langues étrangères les unes aux autres. Or, si ce peuple avait eu des rapports fréquents, intimes, de commerce, d'union familiale ou seulement d'hostilité guerrière avec ses voisins du Sud, s'il y avait eu un simple commencement de communion d'idées, sa langue en porterait les traces, comme on le voit au sud de l'Alaska.

L'Esquimau n'a jamais eu que des rapports de surface avec les peuples qui l'environnaient...

Concluons : éparpillé sur tous les points du désert glacé, sans feu, mangeur de chair crue, adaptant sa demeure, ses habits au froid intense, sa culture de chasse à la pauvreté du pays et à la diversité du gibier, toute sa manière d'envisager la vie — sa mentalité, en un mot — aux exigences du milieu, de sa raison religieuse et de la loi naturelle, adaptant même à ce milieu le problème de la vie future, l'Esquimau nous apparaît comme le type unique et achevé des habitants des zones froides et desertes de l'Extrême Nord.

C'est ce que nous avons vu, c'est ce qui fait que, plus on le connaît, plus on se sent attiré vers lui ; c'est pourquoi il faut le protéger, étudier les causes de dépopulation, y apporter remède, conserver ce peuple pour le jour où le pays s'ouvrira (la Baie d'Hudson, du moins) et pour le jour où on devra compter sur lui, comme on compte sur un guide sûr, un aide et un ami fidèle.

C'est pourquoi, enfin, il faut l'initier à notre mentalité, à notre civilisation, — deux choses qui, de prime abord, le surprennent et, souvent, le font rire.

Et seul le Christianisme — car l'Esquimau est susceptible de vrai christianisme, la preuve en est faite — peut ouvrir son esprit et son cœur, nous en faire un allié fidèle, intelligent, plein de ressources, dans le développement de son pays, qui est à la veille de se produire, non seulement pour son bien à lui, mais aussi pour le plus grand bien de tout le Canada (1).

Arsène TURQUETIL, *O. M. I.*

(1) La Préfecture Apostolique de la Baie d'Hudson — qui, au point de vue religieux, dépend directement de l'Administration Générale — comprend, actuellement, les trois Missions de Chesterfield Inlet, d'Eskimo Point et de Southampton Island. Mgr TURQUETIL, Préfet Apostolique, a pour auxiliaires six Pères et deux Frères, *O. M. I.*

